

GAMIANI

ou

DEUX NUITS D'EXCÈS

ALFRED DE MUSSET



Éditions l'Escalier

GAMIANI
1833

ALFRED DE MUSSET



PREMIÈRE PARTIE

Minuit sonnait, et les salons de la comtesse Gamiani resplendissaient encore de l'éclat des lumières.

Les rondes et les quadrilles s'animaient, s'emportaient aux sons d'un orchestre enivrant. Les toilettes étaient merveilleuses, les parures étincelaient.

Gracieuse, empressée, la maîtresse du bal semblait jouir du succès d'une fête préparée et annoncée à grands frais. On la voyait sourire agréablement à tous les mots flatteurs, aux paroles d'usage que chacun lui prodiguait pour payer sa présence.

Renfermé dans mon rôle habituel d'observateur, j'avais déjà fait plus d'une remarque qui me dispensait d'accorder à la comtesse Gamiani le mérite qu'on lui supposait. Comme femme du monde, je l'eus bientôt jugée ; il me restait à disséquer son être moral, à porter le scalpel dans les régions du cœur ; et je ne sais quoi d'étrange, d'inconnu me gênait, m'arrêtait dans mon examen. J'éprouvais une peine infinie à démêler le fond de l'existence de cette femme dont la conduite n'expliquait rien.

Encore jeune, avec une immense fortune, jolie au goût du grand nombre, cette femme sans parents, sans amis dévoués, s'était en quelque sorte individualisée dans le monde. Elle dépendait seule une existence capable, en toute apparence, de supporter plus d'un partage.

Bien des langues avaient glosé, finissant toujours par médire ; mais, faute de preuves, la comtesse demeurait impénétrable.

Les uns l'appelaient une Fœdora, une femme sans cœur et sans tempérament : d'autres lui supposaient une âme profondément blessée et qui veut désormais se soustraire aux déceptions cruelles.

Voulant sortir du doute, je mis à contribution toutes les ressources de ma logique, mais ce fut en vain, je n'arrivai jamais à une conclusion satisfaisante.

Dépité, j'allais quitter mon sujet, lorsque, derrière moi, un vieux libertin levant la voix jeta cette exclamation : « Bah ! C'est une tribade ».

Le mot fut un éclair, tout s'enchaînait, s'expliquait. Il n'y avait plus de contradiction possible.

Une tribade ! Oh ! Ce mot retentit à l'oreille d'une manière étrange. Puis il élève en nous je ne sais quelles images confuses de voluptés inouïes, lascives à l'excès. C'est la rage luxurieuse, la lubricité forcenée, la jouissance horrible qui reste inachevée.

Vainement, j'écartai ces idées ; elles mirent un instant mon imagination en débauche.

Je voyais déjà la comtesse nue, dans les bras d'une autre femme, les cheveux épars, pantelante, abattue, et que tourmente encore un plaisir avorté.

Mon sang était en feu, mes sens grondaient, je tombai comme étourdi sur un sofa.

Revenu de cette émotion, je calculai froidement ce que j'avais à faire pour surprendre la comtesse : il le fallait à tout prix.

Je me décidai à l'observer pendant la nuit, à me cacher dans sa chambre à coucher. La porte vitrée d'un cabinet de toilette faisait face au lit. Je compris tout l'avantage de cette position ; et me déroband derrière quelques robes suspendues, je me résignai patiemment à attendre l'heure du sabbat. J'étais à peine blotti que la comtesse parut, appelant sa camériste, jeune fille au teint brun, aux formes accusées : « Julie, je me passerai de vous ce soir. Couchez-vous. Ah ! Si vous entendiez du bruit dans ma chambre, ne vous dérangez pas, je veux être seule ».

Ces paroles promettaient presque un drame. Je m'applaudissais de mon audace. Peu à peu, les voix du salon s'affaiblirent ; la comtesse

resta seule avec une de ses amies, Mlle Fanny B. Toutes deux se trouvèrent bientôt dans la chambre et devant mes yeux.

Fanny

Quel fâcheux contretemps ! La pluie tombe à torrents, et pas une voiture !

Gamiani

Je suis désolée comme vous ; par malencontre, ma voiture est chez le sellier.

Fanny

Ma mère sera inquiète.

Gamiani

Soyez sans crainte, ma chère Fanny, votre mère est prévenue, elle sait que vous passez la nuit chez moi. Je vous donne l'hospitalité.

Fanny

Vous êtes trop bonne en vérité. Je vais vous causer de l'embarras.

Gamiani

Dites un plaisir. C'est une aventure qui me divertit... Je ne veux pas vous envoyer coucher seule dans une autre chambre, nous resterons ensemble.

Fanny

Pourquoi ? Je dérangerai votre sommeil.

Gamiani

Vous êtes trop cérémonieuse... Voyons, soyons comme deux jeunes amies, comme deux pensionnaires.

Un doux baiser vint appuyer ces tendres épanchements.

Gamiani

Je vais vous aider à vous déshabiller. Ma femme de chambre est couchée, nous pouvons nous en passer. Comme elle est faite ! Heureuse fille, j'admire votre taille !

Fanny

Vous trouvez qu'elle est bien ?

Gamiani

Ravissante.

Fanny

Vous voulez me flatter.

Gamiani

Oh ! Merveilleuse ! Quelle blancheur ! C'est à en être jalouse !

Fanny

Pour celui-là, je ne vous le passe pas : franchement, vous êtes plus blanche que moi.

Gamiani

Vous n'y pensez pas, enfant !... Ôtez donc tout comme moi. Quel embarras ! On vous dirait devant un homme. Là ! Voyez dans la glace... Comme Pâris vous jetterait la pomme... Friponne ! Elle sourit de se voir si belle... Vous méritez bien un baiser sur votre front, sur vos joues, sur vos lèvres... Elle est belle partout, partout... La bouche de la comtesse se promenait, lascive, ardente, sur le corps de Fanny, interdite, tremblante. Fanny laissait tout faire et ne comprenait pas. C'était bien un couple délicieux de volupté, de grâce, d'abandon lascif, de pudeur craintive. On eût dit une vierge, un ange, aux bras d'une bacchante en fureur. Que de beautés livrées à mon regard, quel spectacle à soulever mes sens !

Fanny

Oh ! Que faites-vous ? Laissez, Madame, je vous prie...

Gamiani

Non, non ! Ma Fanny, mon enfant, ma vie, ma joie ! Tu es trop belle, vois-tu ! Je t'aime ! Je t'aime d'amour. Je suis folle !

Vainement, l'enfant se débattait, les baisers étouffaient ses cris. Pressée, enlacée, sa résistance était inutile. La comtesse, dans son étreinte fouguese, l'emportait sur son lit, l'y jetait comme une proie à dévorer.

Fanny

Qu'avez-vous ? Ô Dieu ! Madame ! Mais c'est affreux !... Je crie, laissez-moi, vous me faites peur !

Et des baisers plus vifs, plus pressés, répondaient à ses cris. Les bras enlaçaient plus fort, les deux corps n'en faisaient qu'un.

Gamiani

Fanny, à moi ! À moi tout entière ! Viens, voilà ma vie ! Tiens, c'est du plaisir !... Comme tu trembles, enfant !... Ah ! Tu cèdes !...

Fanny

C'est mal ! C'est mal ! Vous me tuez !... Ah ! Je meurs.

Gamiani

Oui, serre-moi, ma petite, mon amour ! Serre bien, plus fort ! Qu'elle est belle dans le plaisir, lascive ! Tu jouis, tu es heureuse ! Oh, Dieu !

Ce fut alors un spectacle étrange. La comtesse, l'œil en feu, les cheveux épars, se ruait, se tordait sur sa victime, que les sens agi-

taient à son tour. Toutes deux se renvoyaient leurs bonds, leurs élans, étouffaient leurs cris, leurs soupirs, dans des baisers de feu.

Le lit craquait aux secousses furieuses de la comtesse.

Bientôt épuisée, abattue, Fanny laissa tomber ses bras. Pâle, elle restait immobile comme une belle morte.

La comtesse délirait. Le plaisir la tuait et ne l'achevait pas. Furieuse, bondissante, elle s'élança au milieu de la chambre, se roula sur le tapis, s'excitant par des poses lascives, bien follement lubriques, provoquant avec ses doigts tout l'excès des plaisirs.

Cette vue acheva d'égarer ma tête.

Un instant le dégoût, l'indignation m'avaient dominé ; je voulais me montrer à la comtesse, l'accabler du poids de mon mépris. Les sens furent plus forts que la raison. La chair triompha, superbe, frémissante. J'étais étourdi, comme fou. Je m'élançai sur la belle Fanny, nu, tout en feu pourpre, terrible.

Elle eut à peine le temps de comprendre cette nouvelle attaque que, déjà triomphant, je sentais son corps souple et frêle trembler, s'agiter sous le mien, répondre à chacun de mes coups. Nos langues se croisaient, brûlantes, acérées, nos âmes se fondaient en une seule.

Fanny

Ah ! Mon Dieu ! On me tue...

À ces mots, la belle se raidit, soupire et puis retombe en m'inondant de ses faveurs.

- Ah ! Fanny, m'écriais-je, attends... À toi ! Ah !...

À mon tour, je crus rendre toute ma vie.

Quel excès !... Anéanti, perdu dans les bras de Fanny, je n'avais rien senti des attaques terribles de la comtesse.

Rappelée à elle par nos cris, nos soupirs, transportée de fureur et d'envie, elle s'était jetée sur moi pour m'arracher à son amie. Ses

bras m'étreignaient en me secouant, ses doigts creusaient ma chair ; ses dents mordaient.

Ce double contact de deux corps suant le plaisir, tout brûlant de luxure, me ravivait encore, redoublait mes désirs.

Le feu me touchait partout. Je demeurai ferme, victorieux, au pouvoir de Fanny ; puis, sans rien perdre de ma position, dans ce désordre étrange de trois corps se mêlant, se croisant, s'enchevêtrant l'un dans l'autre, je parvins à saisir fortement les cuisses de la comtesse, à les tenir écartées au-dessus de ma tête.

- Gamiani à moi ! Portez-vous en avant, ferme sur vos bras !

Gamiani me comprit, et je pus à loisir poser ma langue active, dévorante, sur sa partie en feu.

Fanny, insensée, éperdue caressait amoureusement la gorge palpitante qui se mouvait au-dessus d'elle. En un instant, la comtesse fut vaincue, achevée.

Gamiani

Quel feu vous allumez ! C'est trop... Grâce !... Oh ! Quel jeu lubrique !... Vous me tuez...Dieu ! J'étouffe...

Le corps de la comtesse retomba lourdement de côté comme une masse morte. Fanny, plus exaltée encore, jette ses bras à mon cou, m'enlace, me serre, croise ses jambes sur mes reins.

Fanny

Cher ami, à moi !... Tout à moi. Modère un peu... arrête... Ah ! Va plus vite... Va donc... Oh ! Je sens ! Je nage !... Je...

Et nous restâmes l'un sur l'autre, étendus, raides, sans mouvement, nos bouches entrouvertes, mêlées, se renvoyaient à peine nos haleines presque éteintes. Peu à peu, nous revînmes à nous. Tous trois, nous nous relevâmes et nous fûmes un instant à nous regarder stupidement. Surprise, honteuse de ses emportements, la comtesse se couvrit à la hâte. Fanny se déroba sous les draps ; puis, comme un enfant qui comprend sa faute quand elle est commise

et irréparable, elle se mit à pleurer. La comtesse ne tarda pas à m'apostropher.

Gamiani

Monsieur, c'est une bien misérable surprise. Votre action n'est qu'un odieux guet-apens, une lâcheté infâme !... Vous me forcez à rougir. (Je voulus me défendre.) Oh ! Monsieur, sachez qu'une femme ne pardonne jamais à celui qui surprend sa faiblesse.

Je ripostai de mon mieux. Je déclarai une passion funeste, irrésistible, que sa froideur avait désespérée, réduite à la ruse, à la violence.

D'ailleurs, ajoutai-je, pouvez-vous croire, Gamiani, que j'abuse jamais de ma témérité. Oh ! Non, ce serait trop ignoble. Je n'oublierais de ma vie l'excès de nos plaisirs, mais j'en garderai pour moi seul le souvenir. Si je fus coupable, songez que j'avais le délire dans le cœur, ou plutôt ne gardez qu'une pensée, celle des plaisirs que nous avons goûtés ensemble, que nous pouvons goûter encore.

M'adressant ensuite à Fanny, tandis que la comtesse dérobait sa tête, feignant de se désoler :

- Gardez-vous, Mademoiselle, des larmes dans le plaisir. Oh ! Ne songez qu'à la douce félicité qui nous unissait tout à l'heure, qu'elle reste dans vos souvenirs comme un rêve heureux, qui n'appartient qu'à vous, que vous seule savez. Je vous le jure, je ne gênerai jamais la pensée de mon bonheur en la confiant à d'autres. La colère s'apaisa, les larmes se tarirent ; insensiblement, nous nous retrouvâmes tous trois enlacés, disputant de folies, de baisers, de caresses...

Oh ! Mes belles amies, que nulle crainte ne vienne vous troubler. Livrons-nous sans réserve, comme si cette nuit était la dernière, à la joie, à la volupté.

Et Gamiani de s'écrier : « Le sort en est jeté : Au plaisir ! Viens, baise donc, folle, tiens... Que je te morde... que je te suce ; que

j'aspire jusqu'à la moelle. Alcide en devoir... Oh ! Le superbe animal... Quelle richesse ! Vous l'enviez, Gamiani ? À vous donc. Vous dédaignez ce plaisir, vous le bénirez quand vous l'aurez bien goûté. Restez couchée, portez en avant la partie que je vais attaquer. Ah ! Que de beautés, quelle posture ! Vite ! Fanny, enjambez la comtesse, conduisez vous-même cette arme terrible, cette arme de feu ; battez en brèche, ferme, trop fort, trop vite... Gamiani, ah ! Vous escamotez le plaisir.

La comtesse s'agitait comme une possédée, plus occupée des baisers de Fanny que de mes efforts. Je profitai d'un mouvement qui déranga tout pour renverser Fanny sur le corps de la comtesse pour l'attaquer avec fureur. En un instant, nous fûmes tous les trois confondus, abîmés de plaisir...

Gamiani

Quel caprice, Alcide, vous avez tourné subitement à l'ennemi... Oh ! Je vous pardonne, vous avez compris que c'était perdre trop de plaisir pour une insensible. Que voulez-vous ! J'ai la triste condition d'avoir divorcé avec la nature. Je ne rêve, je ne sens plus que l'horrible, l'extravagant. Je poursuis l'impossible. Oh ! C'est bien affreux. Se consumer, s'abrutir dans des déceptions. Désirer toujours, n'être jamais satisfaite. Mon imagination me tue... C'est être bien malheureuse. Il y avait dans tout ce discours une action si vive, une expression si forte de désespoir que je me sentis ému de pitié. Cette femme souffrait à faire mal.

- Cet état n'est peut-être que passager, Gamiani, vous vous nourrissez trop de lectures funestes.

Gamiani

Oh ! Non ! Non ! Ce n'est pas moi... Écoutez, vous me plaindrez vous m'excuserez peut-être...

J'ai été élevée en Italie, par une tante restée veuve de bonne heure. J'avais atteint ma quinzième année et je ne savais de ce monde que les terreurs de la religion.

Toute en Dieu, je passais ma vie à supplier le ciel de m'éviter les peines de l'enfer.

Ma tante m'inspirait ces craintes, sans les tempérer jamais par la moindre preuve de tendresse. Je n'avais d'autres douceurs que mon sommeil. Mes jours passaient tristes comme les nuits d'un condamné.

Parfois seulement, ma tante m'appelait le matin dans son lit. Alors ses regards étaient doux, ses paroles flatteuses. Elle m'attirait sur son sein, sur ses cuisses et m'étreignait tout à coup dans des embrassements convulsifs ; je la voyais se torde, renverser sa tête et se pâmer avec un rire de folle.

Épouvantée, je la contemplais ; immobile je la croyais atteinte d'épilepsie...

À la suite d'un long entretien qu'elle eut avec un moine franciscain, je fus appelée, et le révérend père me tint ce discours :

« Ma fille, vous grandissez. Déjà le démon tentateur peut vous voir. Bientôt vous sentirez ses attaques. Si vous n'êtes pure et sans tâche, ses traits pourront vous atteindre ; si vous êtes exempte de souillure, vous resterez invulnérable. Par des douleurs, Notre Seigneur a racheté le monde ; par les souffrances vous rachèterez aussi vos propres péchés. Préparez-vous à subir le martyre de la rédemption. Demandez à Dieu la force et le courage nécessaires : ce soir vous serez éprouvée... Allez en paix ma fille. »

Ma tante m'avait déjà parlé, depuis quelques jours, de souffrances, de tortures à endurer pour racheter ses péchés ; je me retirai, effrayée des paroles du moine... Seule, je voulus prier, m'occuper de Dieu ; mais je ne pouvais voir que l'image du supplice qui m'attendait. Ma tante vint me retrouver au milieu de la nuit. Elle m'ordonna de me mettre nue, me lava de la tête aux pieds et me fit

prendre une grande robe noire, serrée autour du cou et entièrement fendue par-derrière.

Elle s'habilla de même et nous partîmes de la maison en voiture. Au bout d'une heure, je me vis dans une vaste salle, tendue de noir, éclairée par une seule lampe suspendue au plafond. Au milieu, s'élevait un prie-Dieu environné de coussins.

- Agenouillez-vous, ma nièce, préparez-vous par la prière et supportez avec courage tout le mal que Dieu veut nous infliger.

J'avais à peine obéi, qu'une porte secrète s'ouvrit ; un moine, vêtu comme nous, s'approcha de moi, marmotta quelques paroles ; puis, écartant ma robe et faisant tomber les pans de chaque côté, il mit à découvert toute la partie postérieure de mon corps.

Un léger frémissement échappa au moine ; extasié sans doute à la vue de ma chair, sa main se promena partout, s'arrêta sur mes fesses et finit par s'arrêter plus bas.

« C'est par là que la femme pêche, c'est par là qu'elle doit souffrir », dit une voix sépulcrale.

Ces paroles étaient à peine prononcées, que je me sentis battre de verges, de nœuds de corde garnie de pointes de fer. Je me cramponnais au prie-Dieu, je m'efforçai d'étouffer mes cris, mais en vain, la douleur était trop forte. Je m'élançais dans la salle en criant :

« Grâce ! Grâce ! Je ne puis plus supporter ce supplice ; tuez-moi plutôt. Pitié ! Je vous prie !... »

- Misérable lâche, s'écria ma tante indignée ; il vous faut mon exemple !

À ces mots elle s'exposa bravement, toute nue, écartant les cuisses, les tenant élevées. Les coups pleuvaient ; le bourreau était impassible. En un instant les cuisses furent en sang. Ma tante restait inébranlable, criant par moments : plus fort !... Ah ! Plus fort encore ! Cette vue me transporta, je me sentis un courage surnaturel, je m'écriais que j'étais prête à tout souffrir. Ma tante se releva aussitôt et me couvrit de baisers brûlants, tandis que le

moine liait mes mains, plaçait un bandeau sur mes yeux. Que vous dirai-je enfin ! Mon supplice recommença plus terrible : engourdie bientôt par la douleur, j'étais sans mouvement, je ne me sentais plus. Seulement, à travers le bruit de mes coups, j'entendais confusément des cris, des éclats, des mains frappant sur mes chairs. C'étaient aussi des rires insensés, rires nerveux convulsifs, précurseurs de la joie des sens. Par moment la voix de ma tante, qui râlait la volupté, dominait cette harmonie étrange, ce concert d'orgie, cette saturnale de sang. Plus tard, j'ai compris que le spectacle de mon supplice servait à réveiller des désirs, chacun de mes soupirs étouffés provoquait un élan de volupté.

Lassé sans doute, mon bourreau avait fini. Toujours immobile, j'étais dans l'épouvante, résignée à mourir. Cependant, à mesure que l'usage de mes sens revenait, j'éprouvai une démangeaison singulière ; mon corps frémissait, était en feu.

Je m'agitai lubriquement, comme pour satisfaire un désir insatiable. Tout à coup, deux bras nerveux m'enlacent ; je ne savais quoi de chaud, de tendu, vint battre mes cuisses, se glisser plus bas et me pénétrer subitement. À ce moment, je crus être fendue en deux je poussai un cri affreux que couvrirent aussitôt des éclats de rire. Deux ou trois secousses terribles achevèrent d'introduire en entier le rude fléau qui m'abîmait. Mes cuisses saignantes se collaient aux cuisses de mon adversaire ; il me semblait que nos chairs s'entremêlaient pour se fondre en un seul corps. Toutes mes veines étaient gonflées, mes nerfs tendus. Le frottement vigoureux que je subissais et qui s'opérait avec une incroyable agilité m'échauffa tellement que je crus avoir reçu un fer rouge.

Je tombai bientôt dans l'extase, je me vis au ciel. Une liqueur visqueuse et brûlante vint m'inonder rapidement, pénétra jusqu'à mes os, chatouilla jusqu'à la moelle... Oh ! C'était trop... Je sentais courir en moi un fluide, actif, dévorant, j'en provoquai l'éjaculation par secousses furieuses et je tombai épuisée dans un abîme sans fin de volupté inouïe.

Fanny

Gamiani, quelle peinture ! Vous nous mettez le diable au corps.

Gamiani

Ce n'est pas tout.

Ma volupté se changea en douleur atroce. Je fus horriblement brutalisée. Plus de vingt moines se ruèrent à leur tour en cannibales effrénés. Ma tête retomba de côté, mon corps brisé, rompu, gisait sur les coussins, pareil à un cadavre. Je fus emportée morte dans mon lit.

Fanny

Quelle cruauté infâme !

Gamiani

Oh ! Oui, infâme, et plus funeste encore. Revenue à la vie, à la santé, je compris l'horrible perversité de ma tante et de ses horribles compagnons de débauche, que l'image de tortures affreuses aiguillonnait seule encore. Je leur jurai une haine mortelle, et cette haine, dans ma vengeance au désespoir, je la portai sur tous les hommes. L'idée de subir leurs caresses m'a toujours révoltée. Je n'ai pas voulu servir de vil jouet à leurs désirs.

Mon tempérament était de feu, il fallut le satisfaire. Je ne fus guérie plus tard de l'onanisme que par les doctes leçons des filles du couvent de la Rédemption. Leur science fatale m'a perdue à jamais.

Ici les sanglots étouffaient la voix altérée de la comtesse. Les caresses ne pouvaient rien faire sur cette femme. Pour faire diversion, je m'adressai à Fanny.

Alcide

À votre tour, belle étonnée ! Vous voilà, en une nuit, initiée à bien des mystères ! Voyons racontez- nous comment vous avez ressenti les premiers plaisirs des sens.

Fanny

Moi ! Je n'oserai, je vous l'avoue !

Alcide

Votre pudeur est au moins hors de saison.

Fanny

Non, mais après le récit de la comtesse, ce que je pourrais dire serait trop insignifiant.

Alcide

Vous n'y pensez pas pauvre ingénue ! Pourquoi hésiter ? Ne sommes-nous pas confondus par le plaisir et les sens ? Nous n'avons plus à rougir. Nous avons tout fait, nous pouvons tout dire.

Gamiani

Voyons, ma belle, un baiser, deux cents s'il le faut, pour vous décider. Et Alcide, comme il est amoureux ! Vois, il te menace.

Fanny

Non, non, laisse, Alcide, je n'ai plus de force, grâce ! Je vous prie... Gamiani, que vous êtes lubrique, Alcide, ôtez-vous... Oh !...

Alcide

Pas de quartier, morbleu ! Ou Curtius se précipite tout armé, ou vous allez nous donner l'Odyssée de votre pucelage.

Fanny

Vous m'y forcez...

Gamiani et Alcide

Oui ! Oui !

Fanny

Je suis arrivée à quinze ans bien innocente je vous jure ; ma pensée même ne s'était jamais arrêtée sur tout ce qui tient à la différence des deux sexes.

Je vivais insouciant, heureuse sans doute, lorsqu'un jour de grande chaleur, étant seule à la maison j'éprouvai comme un besoin de me dilater, de me mettre à l'aise.

Je me déshabillai je m'étendis presque nue sur un divan... Oh ! J'ai honte... Je m'allongeais j'écartais mes cuisses je m'agitais en tous les sens. À mon insu, je formais les postures les plus indécentes. L'étoffe du divan était glacée. Sa fraîcheur me causa une sensation agréable, un frottement voluptueux par tout le corps. Oh ! Comme je respirais librement, entourée d'une atmosphère tiède, doucement pénétrante. Quelle volupté suave et ravissante ! J'étais dans une délicieuse extase. Il me semblait qu'une vie nouvelle inondait mon être, que j'étais plus forte, plus grande, que j'aspirais un souffle divin, que je m'épanouissais aux rayons d'un beau soleil !

Alcide

Vous êtes poétique, Fanny.

Fanny

Oh ! Je vous décris exactement mes sensations. Mes yeux erraient complaisamment sur moi, mes mains volaient sur mon cou, sur mon sein. Plus bas, elles s'arrêtèrent, et je tombai malgré moi dans une rêverie profonde.

Les mots d'amour, d'amant, me revenaient sans cesse avec leur sens inexplicable.

Je finis par me trouver seule. J'oubliais que j'avais des parents, des amis ; j'éprouvai un vide affreux. Je me levai, regardant tristement autour de moi.

Je restai quelque temps pensive, la tête mélancoliquement penchée, les mains jointes, les bras pendants. Puis m'examinant, me touchant de nouveau, je me demandai si tout cela n'avait pas un but, une fin.

Instinctivement, je comprenais qu'il me manquait quelque chose que je ne pouvais définir, mais que je voulais, que je désirais de toute mon âme.

Je devais avoir l'air égaré, car je riais parfois frénétiquement ; mes bras s'ouvraient comme pour saisir l'objet de mes vœux ; j'allais jusqu'à m'étreindre moi-même. Je m'élançais, je me caressais, il me fallut absolument une réalité, un corps à saisir, à presser ; dans mon étrange hallucination, je m'emparais de moi-même, croyant m'attacher à un autre.

À travers les vitraux, on découvrait au loin les arbres, les gazons, et j'étais tentée d'aller me rouler à terre ou de me perdre, aérienne, dans les feuilles. Je contemplais le ciel, et j'aurais voulu voler dans l'air, me fondre dans l'azur, me mêler aux vapeurs, au ciel, aux anges.

Je pouvais devenir folle : mon sang refluaît brûlant vers ma tête. Éperdue, transportée, je m'étais précipitée sur les coussins. J'en tenais un serré entre mes cuisses, j'en pressais un autre dans mes bras ; je le baisais follement, je l'entourais avec passion, je lui souriais même, je crois, tant j'étais ivre, dominée par les sens. Tout à coup, je m'arrête, je frémis ; il me semble que je fonds, que je m'abîme. Ah ! m'écriais-je, mon Dieu ! Ah ! Ah !... Et je me relevai subitement épouvantée. J'étais toute mouillée.

Ne pouvant rien comprendre à ce qui m'était arrivé je crus être blessée j'eus peur. Je me jetai à genoux, suppliant Dieu de me pardonner si j'avais fait mal.

Alcide

Aimable innocente ! Vous n'avez confié à personne ce qui vous avait si fort effrayée !

Fanny

Non ! Jamais ! Je ne l'aurais pas osé. J'étais encore ignorante il y a une heure ; vous m'avez révélé le mot de la charade.

Alcide

Ô Fanny ! Cet aveu me met au comble de la félicité. Mon amie, reçois encore cette preuve de mon amour. Gamiani, excitez-moi, que j'inonde cette fleur de rosée céleste.

Gamiani

Quel feu, quelle ardeur, Fanny, tu te pâmes déjà... Oh ! Elle jouit... Elle jouit...

Fanny

Alcide ! Alcide ! J'expire... je...

Et la douce volupté nous abîmait d'ivresse, nous portait tous les deux au ciel.

Après un instant de repos, calme des sens, je parlai moi-même en ces termes :

« Je suis né de parents jeunes et robustes. Mon enfance fut heureuse, exempte de pleurs et de maladie : aussi, dès l'âge de treize ans, étais-je un homme fait. Les aiguillons de la chair se faisaient vivement sentir.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie.....	5
Seconde partie.....	33

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.
Dos carré collé.

Dépôt légal : avril 2019